

Entre deux mondes

Roméo Onze d'Ivan Grbovic, Québec, 2011, 89 minutes

André Roy

Numéro 157, mai-juin-juillet 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2012). Compte rendu de [Entre deux mondes / *Roméo Onze* d'Ivan Grbovic, Québec, 2011, 89 minutes]. *24 images*, (157), 47-47.



Entre deux mondes

par André Roy

Rami, victime de paralysie cérébrale, se déplace difficilement, lentement. Le cinéaste Ivan Grbovic (qui s'était fait remarquer par ses courts métrages) le suit lui aussi lentement, dans des plans longs (mais qui ne sont pas des plans-séquences), statiques pour la plupart. Mais nous ne sommes pas avec lui dans le cinéma de la contemplation, tellement en vogue depuis plusieurs années, et qui est souvent la marque des premiers films. Ni l'immobilité des plans, ni la fixité des cadres, pas plus que l'indolence apparente du récit et de l'attitude de Rami ne rattachent **Roméo Onze** à ce cinéma de la concentration des sujets et de la célébration des plans. Le film serait plutôt du côté de l'œuvre réaliste – mais non naturaliste – par la distance que le cinéaste établit avec son sujet: il n'est ni proche ni lointain, adoptant une mise en scène calme, comme s'il voulait donner totale liberté au jeune Rami, ne traçant pas pour lui ni pour le spectateur les enjeux du récit ni leur dessinant en pointillé un destin attendu. Cette liberté accordée est celle-là même que Rami acquiert, comme le confirme le dernier plan (nous reviendrons là-dessus). Le film devient ainsi comme un portrait en suspens, créant naturellement des attentes et un dénouement qu'on n'aura certainement pas deviné.

Rami habite avec sa famille – libanaise –, travaille dans un restaurant pour son père qui souhaite que son fils aille étudier l'économie aux Hautes Études commerciales. Mais Rami,

comme les garçons de son âge, dans la jeune vingtaine, a d'autres préoccupations: un possible amour avec une jeune fille. Toutefois, son handicap physique l'empêche d'avoir une conduite semblable à celles de ses copains. Il doit prendre des détours, avancer masqué vers son but. Il va user d'un stratagème, une tricherie quand, en clavardant avec une supposée jeune fille, il se fait passer pour un jeune homme d'affaires sous le pseudonyme de Roméo 11 – une manière inconsciente d'accéder au souhait de son père qui le voit ainsi. L'ordinateur, dont chaque touche est comme un indice ajouté à un suspense, pourrait être tout autant un macguffin (le contenu apparent de la quête de Rami) qu'un objet transitionnel auquel s'attache répétitivement Roméo-Rami pour atteindre son but. Il y a quelque chose qui tient tout autant de la vacuité que du dérisoire dans ce clavardage – car Rami court probablement à l'échec –, mais qui a son importance comme figure narrative: c'est une métonymie. C'est par l'écran de l'ordinateur que passe toute la relation de Rami à son désir, qui se substitue littéralement à son désir. C'est une manière de montrer que le jeune homme s'évade plutôt de la réalité qu'il ne l'affronte.

L'art de Grbovic est d'entretenir ce décalage de la réalité, cet entre-deux dans lequel est placé Rami entre sa famille et l'aventure qui devrait l'amener vers son objet. Rami vit entre deux mondes: l'un est ancré dans le cercle familial aux mœurs plutôt traditionnelles, monde que Grbovic rend précis par une attention aux détails du quotidien des

personnages et une lumière sombre, et l'autre tient dans un extérieur lumineux, un Montréal moins réel que déréalisé, indéterminé, anonyme (particulièrement l'hôtel luxueux où Rami, en Roméo, a donné rendez-vous à son amie, séquence dont le déroulement devient un vrai suspense). Rami est donc tiraillé entre deux mondes, celui du poids des traditions et celui d'un avenir imaginé, car virtuel; écartelé entre son handicap, un corps sien qu'il tente de «redresser», et un autre qui lui fait honte, sur lequel il (se) ment (il n'en dit rien à sa «correspondante»). Son rapport à l'autre s'en trouve ainsi handicapé lui aussi, et ce, doublement: Rami est d'origine libanaise, donc il est cet Autre, l'étranger, la figure même de l'altérité pour le Québécois. Cette figure est ainsi brouillée, car loin d'être «documentarisée» ou appuyée par le cinéaste. Figure aussi subtile que retorse.

La mise en scène réussit à reproduire cette double vision des choses sans être descriptive ni explicative. Elle adopte même un humour, une manière de ne pas insister sur les drames (Rami avec son père, Rami avec ses camarades qui lui ont fait croire à cette amie virtuelle, etc.), de ne pas s'appesantir, les bouclant rapidement, comme distraitement. Ce qui importe pour le cinéaste, c'est Rami corps et âme, et même plutôt âme que corps. La relation de Rami au monde, à sa famille, à ses désirs; à sa confiance et à son désarroi qu'il ressent simultanément. À sa volonté d'être celui auquel il semble accéder dans la dernière scène du film. Semble? Oui, car elle est ambiguë, le cinéaste n'imposant pas précisément un sens à cette scène. Dans le plan final, Rami, se tenant à l'écart durant la célébration du mariage de sa sœur, décide finalement d'aller rejoindre un groupe de danseurs, il s'éloigne de la caméra qui est derrière son dos et qui, par un jeu de focales, le rend de plus en plus flou, jusqu'à le faire disparaître. Se noie-t-il dans sa communauté? S'y intègre-t-il, lui qui a voulu s'en éloigner? Ou accepte-t-il d'être ce qu'il est? Ce plan poétique tout aussi troublant que touchant permet au spectateur d'interpréter l'attitude de Rami comme il l'entend. Cela est bien et cela est beau. ■

Québec, 2011. Ré.: Ivan Grbovic. Scé.: Ivan Grbovic et Sara Mishara. Ph.: Sara Mishara. Mont.: Hubert Hayaud. Son: Marcel Chouinard. Int.: Ali Ammar, Joseph Bou Nassar, Sanda Bourenane, Ziad Ghanem, Caline Habib, May Hilal, Eleonore Millier. 89 minutes. Prod.: Paul Barbeau pour Reprise Films. Dist.: Métropole films.